

L'insurgé

Aux morts de 1871 À tous ceux qui, victimes de l'injustice sociale, prirent les armes contre un monde mal fait et formèrent, sous le drapeau de la Commune, la grande fédération des douleurs, je dédie ce livre.

JULES VALLÈS. Paris 1885.

Dimanche 28 mai, 5 heures du matin. Nous sommes à la barricade géante qui est au bas de la rue de Belleville, presque devant la salle Favié. On a tiré au sort, avec le galonné qui m'a remplacé, à qui irait se coucher un instant. J'ai eu le bon numéro, et je m'étire dans un vieux lit, au fond d'un appartement abandonné. J'ai mal dormi. Des vers qui mangeaient la vie du matelas m'ont tout à coup grouillé sur la peau ils sont vraiment pressés !... Je vais relayer le collègue. J'ai plus lutté contre les fédérés que contre Versailles, jusqu'à présent. Maintenant qu'il n'y a plus que ce faubourg de libre, et qu'il ne reste ni traîtres ni suspects à juger, la besogne est plus facile. Il s'agit seulement de tenir pour l'honneur, et d'aller se mettre près du drapeau, comme les officiers près du grand mât, quand le navire sombre. M'y voici. Nous répondons par le fusil et le canon au feu terrible dirigé contre nous. Aux fenêtres de la Vielleuse, et de toutes les maisons de l'angle, les nôtres ont mis des paillasses, dont le ventre fume sous la trouée des projectiles. De temps en temps, une tête fait Guignol sur une balustrade. Touché ! Nous avons une pièce servie par des artilleurs silencieux, vaillants. L'un d'eux n'a pas plus de vingt ans, les cheveux couleur de blé, les prunelles couleur de bluet. Il rougit comme une fille, quand on le complimente sur la justesse de son tir. Un moment de calme.

- Un parlementaire, peut-être ?
- Pour nous demander de nous rendre.
- Nous rendre ! Laissez-le venir !...
- Vous voulez le faire prisonnier ?
- Pour qui donc nous prenez-vous ? C'est réservé aux Versaillais, ces infamies-là ! Mais ça me ferait plaisir de lui lâcher le mot de Cambronne !

On entend des cris vers la rue Rebeval.

- Seraient-ils venus par-derrière tandis que leur messenger détournait l'attention ?... Vingtras, allez donc voir !
- Qu'y a-t-il ?
- Il y a que voici un particulier qui est au milieu de nous, et qui refuse sa part d'ouvrage.
- Oui, je refuse... Je suis contre la guerre !

Et le bonhomme : quarante ans, barbe d'apôtre, aspect tranquille, s'avance vers moi et me dit :

- Oui, je suis pour la paix contre la guerre ! Ni pour eux, ni pour vous... je vous défie de me forcer à me battre !

Mais ce raisonnement-là n'est pas du goût des fédérés.

- Tu crois donc qu'on aimerait pas mieux faire comme toi ! Tu te figures donc que c'est pour la rigolade qu'on échange des prunes ! Allons ! prends cette tabatière et éternue, ou je te fais renifler moi-même... et ferme !
- Je suis pour la paix contre la guerre !
- Sacré nom d'animal ! Veux-tu la tabatière... ou le tabac ?

Il a renâclé devant le tabac, et a suivi l'autre en traînant son flingot comme une béquille. Le parlementaire s'éloigne.

– M... ! gueule encore le commandant debout sur son estrade de pavés. Soudain les croisées se dégarnissent, la digue s’effondre. Le canonnier blond a poussé un cri. Une balle l’a frappé au front, et a fait comme un œil noir entre ses deux yeux bleus.

– Perdus ! Sauve qui peut !
– Qui veut cacher deux insurgés ?

Nous avons crié cela dans les cours le regard braqué sur les étages, comme des mendiants qui attendent un sou.

Personne ne nous fait l’aumône ! cette aumône demandée l’arme à la main ! À dix pas de nous, un drapeau tricolore ! Il est là, propre, luisant et neuf ce drapeau, insultant de ses nuances fraîches le nôtre, dont les haillons pendent encore de-ci, de-là, roussis, boueux, et puant comme des pavots écrasés et flétris. Une femme nous accueille.

– Mon homme est à l’ambulance voisine. Si vous voulez, je vous y conduis ! Et elle nous guide, sous les grêlons de plomb qui sifflent devant nous, derrière nous, cassant les cages des réverbères, coupant les branches des marronniers. Nous y voici ! Il était temps ! Un chirurgien s’avance, la croix de Genève au bras.

– Docteur, donnez-nous asile !
– Non, vous feriez massacrer mes malades ! Encore dans la rue ! Mais le mari connaît un autre poste de blessés, pas trop loin. On s’y rend.
– Voulez-vous de nous ?...
– Oui !

C’est répondu tout net, et cavalièrement, par une cantinière en grand uniforme – superbe créature de vingt-cinq ans, le buste riche et la taille fine dans sa cuirasse de drap bleu. Elle ne cane pas, la gaillarde !

– Voyez, j’ai là quinze entamés. Vous passerez pour le médecin ; votre ami pour le carabin.

Et elle nous attache aux reins la serpillière de clinique. On se refait. Elle bat des œufs, trousse l’omelette, nous verse du vin de convalescent. On oublie le danger au dessert... on a la peau chaude et les prunelles vives ! Mais, de la chambre des amputés, un soupir arrive qui nous gonfle le cœur.

– Ah ! venez me parler avant que je meure !

Nous nous levons de table... il est trop tard !

Près de ce cadavre encore tiède, dans cette pièce sombre – les lucarnes sont matelassées – des pensées tristes nous reprennent.